
Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 11 h 09

1 document

EUREKA.CC

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

Le Devoir

30 septembre 1997

Hommage à l'imaginaire humain

3

LE DEVOIR

Nom de la source

Le Devoir

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Provinciale

Provenance

Montréal, Québec, Canada

Mardi 30 septembre 1997

Le Devoir • p. A1 • 794 mots

Festival International de Nouvelle danse

Hommage à l'imaginaire humain

La Bête, de Ginette Laurin, plonge dans une zone où peu de chorégraphes osent s'aventurer

Martin, Andrée

Cette année encore, le FIND fera la preuve que la danse contemporaine est un incroyable terrain de création et d'expérimentation.

Au moment où la danse prend finalement les routes sinueuses du Québec, s'ouvre ce soir à Montréal le huitième Festival international de nouvelle danse (FIND). Reconnu à travers le monde comme un événement incontournable, on y verra pendant quinze jours une panoplie de compagnies dont les plus prestigieuses proviennent des États-Unis (Stephen Petronio Company), de la Belgique (Compagnie Pierre Droulers), de la Hollande (Dance Company Leine & Roebana) et bien sûr d'ici (O Vertigo et Le Carré des lombes). Parmi eux, certains chorégraphes retiendront l'attention du public pour la force et l'inventivité de leur facture gestuelle, ou encore pour la singularité dramatique ou esthétique de l'oeuvre présentée. Mais on parlera bien peu de la performance des interprètes et de leur rôle dans la mise en place de l'une et l'autre de ces créations. Et pourtant, leur présence dans l'élaboration d'une oeuvre chorégraphique contemporaine n'a jamais été aussi centrale qu'aujourd'hui. La majeure partie des chorégraphes actuels façonnent leur pièce à même le

Dubé, Yves

Plus qu'un simple spectacle, La Bête est une véritable aventure de création, pour Ginette Laurin bien sûr, mais surtout pour l'ensemble des interprètes.

corps et la personnalité de leurs danseurs.

L'expérience de Ginette Laurin dans sa dernière oeuvre est, en ce sens, assez particulière. Plus qu'un simple spectacle, *La Bête* est une véritable aventure de création, pour la chorégraphe bien sûr, mais surtout pour l'ensemble des interprètes. Les dix danseurs de la compagnie O Vertigo (Anne Barry, Estelle Claretton, Carole Courtois, Kenneth Gould, Sylvain Lafortune, Mireille Leblanc, Chi Long, Marie-Claude Rodrigue, David Rose et Donald Weikert) sont non seulement demeurés au centre du processus créatif, mais ils constituent aujourd'hui le noyau physique, psychologique, esthétique et théâtral de l'oeuvre finale. *«La première chose que Ginette Laurin nous a demandé, c'est de créer un personnage qui nous ressemble, précise Marie-Claude Rodrigue. Ce personnage pouvait être complètement fantastique, mais il devait posséder des caractéristiques véritables. À partir de ça, elle nous a posé des questions aussi*

© 1997 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

PubliC Certificat émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-19970930-LE-006

banales que: Quel est son nom? Où est-il né? A-t-il des parents? A-t-il vécu des traumatismes? Certains sont allés plus loin dans la sublimation de leur personnage et on les reconnaît peut-être un peu moins au bout du compte. Mais ce sont ces personnages qui font la force de cette pièce. Dans cette oeuvre, on se sent vraiment concerné.»

Contrairement à plusieurs de ses pairs, artistes du corps, la chorégraphe n'a pas eu peur de changer les règles du jeu et de partager en toute simplicité sa création. Peu de créateurs en danse osent pousser la liberté de leurs interprètes en allant jusqu'à leur demander d'intervenir lors de l'élaboration des costumes, de la musique, etc. «*Nous pouvions dire à Ginette ce que notre personnage ferait ou ne ferait pas et faire valoir notre point de vue*, précise Sylvain Lafortune. *C'est beaucoup de pouvoir pour un interprète en danse. La liberté qu'elle nous a donnée est incroyable.»* «*Aussi, ajoute Marie-Claude Rodrigue, chaque personne a rencontré le costumier pour lui expliquer son personnage, ses impressions. Pour le maquillage et les coiffures, ce fut la même chose.»* «*Je me rappelle avoir discuté avec le compositeur, poursuit Sylvain Lafortune, de lui avoir suggéré des choses. Aujourd'hui, on retrouve certaines de mes idées dans la musique. Je n'avais jamais joué ce rôle dans une création.»*

Ginette Laurin n'en est pas à ses premières armes et en artiste chevronnée elle a très vite compris que l'intégrité de chacun des personnages imaginés devait passer par cet échange des imaginaires et cette démocratie créatrice. Mais elle n'en demeure pas moins le maître d'oeuvre pour être parvenue à faire un tout de ces îlots humains. Tout un défi!

Une galerie pas ordinaire

La galerie des êtres, moitié animaux moitié humains, imaginés par chacun des interprètes n'est pas banale. Parmi eux se trouvent le double personnage d'une écrivaine de l'époque victorienne et de Mélusine, une femme-serpent, incarné par Anne Barry; Lolita, une femme traquée dans un corps d'homme, interprétée par Kenneth Gould; Jean-Joseph, un être misérable qui a l'impression de s'être fait voler son destin, tendrement joué par Sylvain Lafortune; et Crépuscule, une femme-cheval, dansée par Marie-Claude Rodrigue. «*Crépuscule, c'est une enfant de la rue, à Rio. Une enfant errante qui a vécu beaucoup d'injustices. Ces injustices ont créé une grande révolte en elle et beaucoup d'humiliation. Elle a une espèce de violence renfermée en elle qu'elle essaie de transformer en une force pour affronter le monde.»* Grâce à l'engagement créatif des danseurs, *La Bête* s'est indirectement transformée, peut-être malgré elle, en un hommage à l'imaginaire humain. Dans cette évidente rencontre entre l'homme et la bête, l'abondance d'idées, de sensations, de personnalités et de situations, parfois tristes mais le plus souvent étranges, a peu d'égal.

Si au cinéma et au théâtre on a l'habitude de se faire présenter, voire dévoiler, de véritables personnalités - parfois d'une profonde complexité -, il n'en est pas tout à fait de même en chorégraphie. La danse ne va pas souvent jouer de manière concrète dans la vie et la psychologie de ses personnages. Elle est plutôt quelque part entre le mouvement et l'instinct, la sensibilité et l'émotion à l'état pur. «*Cette pièce, pour moi, c'est finalement le processus*, explique Sylvain Lafortune. *J'ai beaucoup de*

difficulté à définir quel est le résultat, mais je peux parler de ce que je vis en le faisant, dire quel est mon rapport avec les autres, etc. D'ailleurs, la pièce est à propos de l'individu, de l'individu qui essaie de trouver sa place dans un monde chaotique. C'est une pièce où on retrouve très peu d'ensemble, très peu d'harmonie. Il est rare d'avoir un ensemble où l'on sente une communauté de personnages qui atteint une certaine harmonie. Il y a toujours un personnage qui contraste avec un autre.» En privilégiant dès le départ l'individu par rapport au groupe, et en autorisant la libre expression de chacun de ses interprètes avec leur folie et leurs frustrations, Ginette Laurin a abouti à une oeuvre chorégraphique où la linéarité du déroulement dramatique est totalement sens dessus dessous, allant de rupture en suspension et en contrepoint. Ici, le processus de création a marqué de manière indélébile *La Bête*. À voir vendredi et samedi soir prochain, les 3 et 4 octobre, au théâtre Maisonneuve.